

BIBLIOGRAPHIE

Poèmes, par M. ÉMILE VERHAEREN.

M. Émile Verhaeren, un des meilleurs poètes de la génération nouvelle, vient de republier au Mercure la seconde partie de son œuvre en un volume qui contient **les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs**. Mais il ne s'agit point de recueils ou de poésies d'inspirations diverses. Ce livre est un vrai poème où apparaît l'unité d'une âme personnelle qui se raconte. Car le poète possède l'art puissant de fusionner la poésie subjective et objective. On ne sait s'il s'extériorise dans les décors ou s'il les incorpore à lui. Et qu'on n'y voie point une forme latente de panthéisme. Ici il y a moins communion que conflit. L'âme s'exaspère contre une Nature hostile et haïe. La cause ? c'est la maladie, lumière d'éclipse, éclairage glauque, vitre qui décolore et fane. Ce thème est posé en une seule pièce, liminaire. Et les trois parties du poème déroulent les conséquences dans les décors d'abord, puis en une déformation morale, enfin en une projection extérieure. C'est donc le drame d'une âme qui souffre, s'aigrit, se révolte, aboie à la lune, crie à la mort; vraiment une âme qui s'ennuie d'elle, et de la vie et de Dieu et de tout, une âme qui prend la poésie à la limite où Baudelaire s'arrête :

*Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !*

M. Verhaeren voudrait en sortir, forcer les lois de l'univers, violenter la Nature, imposer le miracle à force de fureur, se *projeter* donc oui ! se projeter haut et loin de soi, et non pas par la foi, ni même par la mort. Rien que par sa volonté et son orgueil, afin de devenir autre chose, d'être l'égal du vent et de la mer, une force sans fin, un élément. « Mon âme éclatée et furieuse », dit le poète. C'est toute une poésie en bonds, en jets, en coups de tonnerre. Jamais un chant, toujours des cris, mais que module un sens sûr des rythmes et de l'harmonie. M. Émile Verhaeren est un poète frénétique. Il se complaît dans les paroxysmes, pousse des clameurs déferlantes, vocifère l'angoisse, le cauchemar, le désarroi, et ce qu'il nomme « le rut de la torture ». Il appelle la douleur, mais pour la mépriser, la narguer, la dominer. Il y a ici une volupté secrète à accumuler le mal et la folie en soi, non par goût du péché, mais pour le plaisir de s'amoindrir, d'humilier sa superbe, de fustiger son âme à la façon de ces *Moines*, que le poète célébra en un précédent livre. Cette exaspération est naturelle, quoique préméditée. On songe à Tiepolo exaspérant sa couleur et l'enfiévrant pour ne ressembler à personne. M. Verhaeren dit :

*Le cadavre de ma raison*

*Traîne sur la Tamise.*

Mais peut-être a-t-il vu là surtout un tableau émouvant d'eau sombre et de dérive. Car toujours on sent que le poète reste très conscient. Il demeure maître de son déchaînement lyrique et l'ordonne. C'est même un des caractères de son art d'offrir souvent quelque

chose d'abstrait, de philosophique jusqu'au didactisme, même de géométrique, dans ses tempêtes forcenées d'images et de rythmes. On dirait alors tout à coup un travail d'ingénieur au milieu de la mer. N'est-ce pas l'impression que donnent des strophes comme celles-ci :

*Dédales de Justice et tours de Sapience,*

*Toute l'humanité qui s'est dardée en lois,*

*Se définit en ces rectilignes effrois*

*De souverain granit et de lourde science.*

Comme on le voit, c'est là de la poésie très moderne. M. Verhaeren est bien de son temps. Il a rompu avec les mythologies, les satyres, les chevauchées légendaires, les chansons rustiques, tous ces lieux communs classiques de la poésie. Mais il n'est pas seulement de son temps, il est aussi de son pays. Son début : *les Flamandes*, attestait sa filiation avec les Rubens, les Jordaens, dont il ne donnait qu'une pathétique transposition. Depuis, il s'est exprimé lui-même; mais en même temps il exprime toute une race, toute une terre, cette terre flamande proche d'Anvers, au bord de l'Escaut, où s'écoula son enfance. C'est cette campagne tragique qu'on retrouve dans son œuvre terrains noirs, soirs hantés, villages tentés, arbres convulsés par les grands vents fous, ciels pourris, fleuves aux débâcles de glaçons, cimetières où les croix chavirent, et la mort sans cesse nasillée par des chantres ignares, des cuivres bossués.

Or, être ainsi de son temps et de son pays, n'est-ce pas le meilleur moyen d'être aussi de l'éternité?

GEORGES RODENBACH.